

Mon père, ce héros imparfait

A la fois superman et punching ball, le père n'a pas un rôle facile. Marcel Rufo, pédopsychiatre et clinicien reconnu, se prête au jeu de l'interview et s'adresse à eux. Une rencontre dont on ne ressort pas indemne.

Texte : Paul Lester

Dans le salon feutré d'un hôtel genevois par une froide matinée, Marcel Rufo, affable et souriant, m'accueille en toute simplicité, avec cette chaleur méditerranéenne qui est la sienne. Après une demi-heure d'entretien, il me tutoie, m'interpelle comme si nous nous connaissions depuis toujours. Il me dit en riant que rares sont les journalistes qui, comme moi, renoncent à lui demander des conseils éducatifs personnels. Je quitte l'auteur de Chacun cherche un père en me sentant un peu plus papa. Et je rentre à la maison chargé d'un dragon et d'un chevalier miniatures, cadeaux pour mes deux petits gars. Marcel Rufo me l'a rappelé, le lien se renforce aussi de petites choses.

BABYMAG.CH : Enfin un livre consacré aux pères. Est-ce une manière d'évoquer le vôtre ?

MARCEL RUFFO : Oui, sans doute. Je dis de lui qu'il est resté un inconnu familier. Il est mort en 1992. Il fallait peut-être que je prenne ce temps pour comprendre enfin ce qui m'avait uni à lui, et ce que je n'avais pas saisi tout de suite, notamment l'importance qu'il avait jouée dans ma vie.

On ne connaît jamais vraiment son père ?

Le père est souvent en planque. Il sait bien qu'il n'est pas le héros que son fils voit en lui. Même s'il veut le croire un peu, aussi. Se retrouver sur un piédestal, c'est plutôt agréable et le père se cache derrière cette auréole

de gloire. Sa planque va durer un bon moment. Un garçon doit admirer son père pour qu'un jour son père l'admire à son tour. C'est un va-et-vient. Il y a quelque chose de très dialectique dans cette relation.

Un héros. C'est avant tout le rôle du père pour son fils, c'est cela ?

Oui, je pense même que si l'on peut se passer, dans une certaine mesure, du papa au quotidien, sa dimension symbolique, elle, demeure essentielle. Et c'est dans sa défaillance que s'organise le plus souvent la psychose. Nul ne saurait se passer d'une instance paternelle correspondant à une mosaïque d'images mêlant réel et imaginaire. Nul n'oublie jamais tout à fait le père-héros de l'enfance, ce père rêvé qui nous a transmis ses rêves de gloire.

Vous avez cette belle expression du père qui « porte l'enfant-monde sur ses épaules. »

Comme Atlas, le héros antique, oui. Il le hisse au-dessus des nuées, à la

« Notez qu'à l'adolescence, le jeune se trouve de toute manière d'autres héros. Ce sont les posters qu'il punaise dans sa chambre. Vous n'en trouverez aucun qui affiche des photos de son père. »

hauteur des héros. C'est un marche-pied pour la gloire, « le plus fort du monde ». Et c'est ainsi que l'enfant peut se construire: en idéalisant son père.

Même si, précisez-vous, il n'est jamais tout à fait dupe.

Non, mais il sent qu'il a besoin de cet imaginaire pour grandir. Il a besoin d'y croire. Tout comme le père accepte d'endosser pour son rôle cet habit qu'il sait trop grand pour lui.

Mais cela fonctionne-t-il avec n'importe quel père, même le plus mauvais ou le plus absent ?

Eh oui, c'est cela qui est étonnant. Même le zéro pointé absolu est un héros total.

Et puis vient l'adolescence. Et là, patatras.

Pour être libre, il faut déboulonner les idoles. Le père sert de punching-ball du doute. Et c'est une sacrée période de doute, l'adolescence. Alors le jeune préfère douter de son père. C'est quand même plus commode. Il en fait l'origine, la cause de ses conduites à risque, de sa violence envers les autres ou envers lui-même. L'enfant, lui, cultive une sorte de pensée magique. La maman, princesse toujours aimante et le père avec sa force mythique, autant d'éléments identificatoires sur lesquels il se construit. A l'adolescence, il n'en a plus besoin, il doit s'en libérer. La mère, elle, reste le contenant, le tout qui nous entoure.

Le père et la mère. Deux rôles qui ne peuvent pas être confondus. Mais peuvent-ils être tenus par deux personnes du même sexe?

Je suis pour l'adoption homoparentale. A une seule condition, c'est que ce ne soit pas seulement le couple, mais deux familles qui adoptent. Et cela vaut aussi pour l'adoption classique. Mais trop souvent, tout comme le couple stérile, le couple homosexuel referme sur lui le désir d'enfant, Or ce désir là devrait au contraire naître de l'ouverture, Si le petit garçon adopté a une grand-mère, une tante, un grand-oncle, pourquoi pas, l'identification garçon-fille ne se fait pas de manière unilatérale, Il aura des images pour construire son identité et cela suffit. Cela mis à part, je reste convaincu que les homosexuels peuvent être d'excellents parents.

Et un père déjà âgé à la naissance?

D'un côté, il aura des problèmes plus tôt. A la maternelle, les copains de son fils chuchoteront qu'il ressemble à un grand—papa. En même temps, il est possible que plus tard l'adolescent l'agresse moins qu'un père resté — ou qui se croit encore — tonique. Ils ne jouent plus dans la même catégorie. L'adolescence, pour le garçon, c'est l'affirmation qu'il est à égalité avec son père, qu'il n'a plus peur de lui.

Alors, est-il vraiment plus facile d'être père aujourd'hui?

En tout cas les pères contemporains remplissent mieux leur rôle. Ils osent exprimer leur part féminine. Et ça, c'est génial, notamment avec les tout-petits. Ils sont plus démocrates qu'avant. Par exemple dans le choix du métier par le fils. Et en même temps, ils manquent parfois de radicalité. Ils ne savent plus trop où mettre les limites. Mais c'est un peu le reproche de leurs progrès, ça.

Pas de papa copain, alors?

Il faut arrêter de vouloir toujours séduire. Vous n'êtes pas là pour séduire vos garçons (ni vos filles, d'ailleurs.) Vous êtes là pour être leur père. Tout simplement. Si j'ose dire, parce que c'est naturellement plus compliqué que d'être le papa idéalisé du petit garçon. Être soi face au soi qui est en



train de se construire. Notez qu'à l'adolescence, le jeune se trouve de toute manière d'autres héros. Ce sont les posters qu'il punaise dans sa chambre. Vous n'en trouverez aucun qui affiche des photos de son père. Enfin si vous en dénicher un, vous me le dites. Et immédiatement, je le prends comme patient. L'ado se fabrique d'autres idoles pour retrouver le héros primitif qu'il a perdu.

Et personnellement quand avez-vous réalisé que ce vendeur de fruits et légumes, avec ses défauts et ses qualités, était votre père et que cela comptait pour vous?

Comme tous les enfants qui finissent par aimer leurs parents lorsqu'ils aiment leurs défauts. Organiser dans sa pensée la filiation, c'est aussi apprécier les faiblesses de l'autre. Ou en tout cas les accepter.

Vous écrivez que le pédopsychiatre parle finalement avant tout de lui. En quel sens?

Je crois qu'il est faux de dire que les psychiatres ne sont pas d'abord des explorateurs de leur propre intimité. Ils passent leur vie à rencontrer des gens qui font revivre chez eux des moments de leur enfance, de leur adolescence, de leur vie. Inutile de tenter d'être neutre ou détaché. Je ne vois pas comment le pédopsychiatre serait désincarné. En tout cas, moi, j'ai envie de m'incarner. Je ne suis pas en deçà de l'émotion, de la souffrance. Quand un gosse que j'accompagne dans mon service meurt d'un cancer, je suis malheureux.

Vous êtes papa d'une grande fille, aujourd'hui diplomate. Cet essai est consacré à la relation père-fils. Vous puisez donc dans votre vécu de fils, mais pas de père.

Dans un précédent ouvrage, j'évoque longuement la fratrie. Or, je suis enfant unique. J'ai une enfant unique, aussi. Je me dis que si j'avais eu des frères et soeurs, j'aurais eu du mal à écrire sur la fraternité. En traitant des sujets avec cette espèce d'ouverture, de quasi-impudeur avec mes propres sentiments, je fais quand même attention que ce ne soit pas trop proche de ce que je vis. Une sorte de protection pour moi.

«Il faut être lucide avec soi-même. Un bon père, c'est un père moyen, rassurant. On n'a jamais le père dont on rêve ni le fils que l'on mérite. Et alors?»

Finalement, qu'est-ce qu'un bon père ?

Il faut être lucide avec soi-même. Un bon père, c'est un père moyen, rassurant. On n'a jamais le père dont on rêve ni le fils que l'on mérite. Et alors? Etre moyen, ce n'est pas être médiocre. En revanche, se prendre pour ce que l'on n'est pas, s'approche de la mégalomanie. De toute manière, le gosse se rappellera surtout de moments pudiques, intimes, de petites choses qui l'auront ému.

Un jour, je me suis coupé le doigt, et mon père s'est endormi à côté de moi après l'opération. C'est sans doute banal, mais je ne l'ai jamais oublié. Tiens, je propose souvent aux pères d'ados qui se déplacent beaucoup pour leur travail d'envoyer une simple carte postale, en écrivant par exemple «un jour, toi aussi tu verras cet endroit.» Un geste tout simple qui dit: «Je pense à toi.»

Devenu papa, que devrais-je rêver que mon fils dise de moi?

Il m'a permis de devenir ce que je suis. La phrase de Kipling, «tu seras un homme, mon fils». C'est quelque chose de tellement beau. Et ça nous imprègne parce que c'est juste. Le père lance, comme l'analyste à son patient au terme du travail: «Bonne route.» En sachant qu'il aura les outils pour affronter les soucis. On n'évitera pas les tempêtes à nos enfants. En revanche, nous pouvons leur fournir le maximum d'armes pour les affronter.

**A lire: «Chacun cherche un père», Marcel Rufo, Ed. Anne Carrière, 2009*